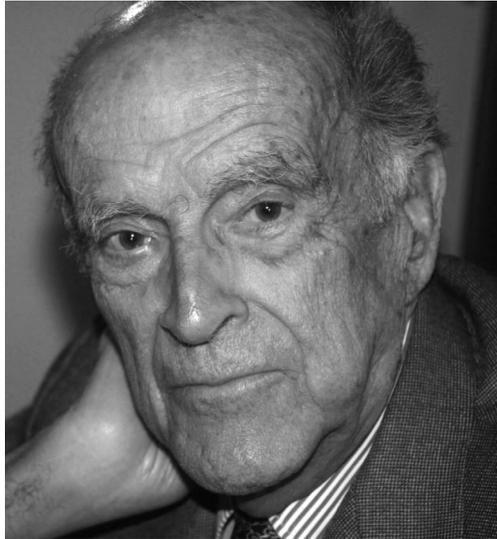


Éloge de Pierre Canlorbe (1918-2012)

Géraud LASFARGUES *



L'amitié qui me lia depuis 1968 à Pierre Canlorbe explique l'honneur qui m'est fait de prononcer aujourd'hui son éloge. En réalité je veux rapporter les faits les plus marquants de sa vie qui s'expliquent par son caractère et sa personnalité. Amitié tardive, car je n'ai été ni son élève, ni celui de Marcel Lelong qui fut son maître préféré, mais amitié constante et profonde depuis 1968.

Pierre Canlorbe a traversé tout le xx^e siècle, les orages, les désordres, les découvertes qui transformèrent la société française. Il fut toujours un homme engagé, prenant part activement à tous les événements pour défendre ce qu'il pensait juste et bon. Il y a peu d'hommes qui, comme lui, sans jamais faiblir, quelles que soient les tentations, les lassitudes, les regards des autres, sont totalement fidèles à des valeurs inculquées dès l'enfance : amour de la terre natale, respect du travail, du savoir, de la connaissance et plus encore de la liberté et de la dignité des autres vus comme un prochain qu'il faut aimer.

Pierre Canlorbe a toujours été fidèle à tous ses engagements, en particulier à la promesse d'être un médecin parmi les meilleurs, promesse faite à son père peiné qu'il ne veuille pas reprendre les affaires familiales très prospères. Cette promesse l'a soutenu dans l'action toute sa vie et explique sa carrière médicale. Mais ses engagements eurent sans doute plus d'importance pour lui que la carrière elle-même.

* Membre de l'Académie nationale de médecine.

Reçu au baccalauréat après ses études au Lycée Janson de Sailly, il entre au PCB en 1936 et commence des études de médecine à l'automne 1937. Il est reçu à l'externat à son premier concours en 1939. Il sera externe à l'Hôpital Bichat chez Capette, qu'il décrit « comme un géant moustachu et bonhomme », demandant de « pousser » l'anesthésie qu'il donnait avec un masque d'Ombredanne. Puis il sera externe chez Degos, chez Robert Debré aux Enfants-Malades et enfin chez Gautier. En 1943, il est nommé externe en premier et ira chez Rouquès à Garches. Pierre Canlorbe sera titularisé interne en 1946 avec quatre autres internes provisoires, victimes de la guerre dont les concours étaient antérieurs à 1943. Durant son internat, il sera le collaborateur de Faquet, de Pruvost, pneumologue à Laennec où il rencontrera Lestradet, de Madame Bertrand Fontaine, exemple de la clinique française alliant finesse et sûreté de jugement, de Mollaret où il admira beaucoup Reilly ; celui-ci l'admettra à travailler l'après-midi dans son laboratoire. C'est dans ce laboratoire qu'il fit connaissance de Robert Laplane qui y étudiait les chocs infectieux. Il y apprit à travailler sur la paillasse ; il gardera toujours présent le souvenir de cette initiation à la recherche. C'est avec une certaine tristesse qu'il franchit une dernière fois en avril 1948 le portail de Claude Bernard et pourtant dit-il « je n'aurais pas dû être triste car j'allais demain à l'Hôpital Hérold sur les Buttes Chaumont commencer ma vraie carrière dans la spécialité que j'avais choisie, la pédiatrie ».

D'abord ce sera chez Clément Launay, puis les six mois suivants, toujours à Hérold, chez Julien Marie. Mais c'est à l'Hôpital des Enfants Assistés, devenu Saint-Vincent-de-Paul, chez Marcel Lelong, que Pierre Canlorbe trouva vraiment sa voie. Il rapporte dans ses mémoires : « en 1949, les Enfants Assistés étaient encore à moitié à la campagne. L'écurie de bois des ânesses dont le lait avait servi à nourrir les nourrissons était un bâtiment en bois des années 1880, planté au fond de l'Hôpital, il était entouré de plantes folles. Marcel Lelong régnait sur tout l'Hôpital à l'exception du service de chirurgie et de la maternité. Et bien plus que l'Hôpital à proprement parler puisque d'immenses locaux aménagés dans la partie historique étaient occupés par les Enfants Assistés, c'est-à-dire les enfants abandonnés et confiés à l'Assistance publique : les pupilles ».

D'emblée il trouva chez Marcel Lelong les qualités nécessaires à son admiration : certes exigence, travail intense, mais il était aussi attentif aux problèmes de chacun de ses élèves, sachant parfaitement participer à leurs succès, à leurs joies et à leurs peines. C'est à Saint-Vincent-de-Paul que Pierre Canlorbe devait faire pratiquement toute sa carrière de 1952 à 1987.

Il termina son internat chez André Lemaire à Saint-Antoine. Interne médaille d'or pour un mémoire proposé par Robert Debré : « Action bactériostatique et bactéricide de la streptomycine », il entreprend une cinquième année d'internat. Sur les conseils de Robert Debré, il l'effectuera chez de Gennes, où il passa six mois merveilleux, qui décidèrent de son orientation en endocrinologie pédiatrique. En novembre 1950, il arriva aux Enfants-Malades pour ses six derniers mois de médaille d'or chez Robert Debré. Pierre Canlorbe qualifia ce semestre « d'affectivement quelques fois difficile mais intellectuellement toujours exaltant ». Il quitta

les Enfants-Malades au mois de mai 1951, préférant retrouver son cher Saint-Vincent-de-Paul comme chef de clinique de Marcel Lelong. Dans ses mémoires il donne beaucoup de place à son internat, à ses maîtres, à la rencontre avec les malades. Il y forgea définitivement son caractère et se rassura ; il ne s'était pas trompé en choisissant de devenir médecin.

En 1952, il a ses orientations décisives. Il deviendra rapidement assistant des hôpitaux de Paris, puis médecin des hôpitaux en 1960, chef de service à l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul en 1964. Parallèlement, il sera nommé agrégé en 1963 et professeur titulaire en 1972. Pierre Canlorbe passa trente-six ans de sa vie à Saint-Vincent-de-Paul de l'âge de trente-trois ans à soixante-neuf ans. Il y fut heureux, c'est-à-dire qu'il y travaillait avec plaisir, avec des collaborateurs qui devinrent vite des amis dans une atmosphère de confiance réciproque. Quand Marcel Lelong prit sa retraite en 1964, il hérita de la consultation de l'hôpital et la conserva durant toute sa carrière. Il allait pouvoir se concentrer sur l'endocrinologie avec son ami Jean-Claude Job qu'il fit venir des Enfants-Malades pour prendre un service. La symbiose entre eux fut parfaite : réunions, projets de travaux, exploitation des dossiers, publications en commun, avec un même assistant Jean Vassal. L'endocrinologie de l'enfant se développa rapidement, appuyée par un laboratoire très performant, la Fondation d'Hormonologie dirigée par Robert Scholler, qui prit le relais du laboratoire d'hormonologie de l'École de Puériculture dirigée par Max Fernand Jayle. Avec son équipe Pierre Canlorbe définit les normes de la taille et du poids chez l'enfant en fonction de son âge mais aussi les normes biologiques des différentes hormones. Une grande enquête sur la croissance dans une école d'enfants de troupe aux environs de Paris permit d'établir pour la première fois une courbe de croissance de l'enfant normal qui fut diffusée dans la plupart des services de pédiatrie. Il pouvait compter sur Bader, Christophe Dupont, Scholler, Borniche et Marc Roger, efficace et travailleur. De plus, la nomination comme agrégé de Jean-Louis Chaussain, talentueux et organisé, renforça et dynamisa la cohésion entre les équipes des deux services. Plus tard, Toublanc devint son adjoint à la consultation de l'hôpital. Il s'ensuivit toute une série de travaux et de publications portant sur la normalité, les excès, les insuffisances des différentes glandes endocrines de l'enfant avec toutes leurs conséquences sur son développement.

La croissance fut particulièrement étudiée, notamment les petites tailles quelle qu'en soit l'origine. Bien vite l'équipe devint une équipe phare de l'endocrinologie grâce à une clinique précise et à des explorations biologiques nouvelles qui permettaient de proposer et de contrôler des thérapeutiques les plus actives.

Pierre Canlorbe contribua à la dynamique de Saint-Vincent-de-Paul. Il était consulté, écouté, recherché pour traiter des différends. Il noua des relations amicales avec Thieffry, Rossier, Sauvegrain et plus encore Michel Arthuis. Rien ne se faisait à l'hôpital sans qu'il en soit averti. Il était aimé et respecté. À son départ à la retraite le 30 septembre 1987 Pierre Canlorbe savait qu'il avait bien réussi sa carrière médicale. Il ne lui restait plus qu'à se faire élire à l'Académie nationale de médecine,

ce qui fut fait le 14 avril 1992. Pierre Canlorbe en éprouva une très grande joie. Il était très fier d'appartenir à notre Compagnie. Il y fut un confrère assidu, dévoué, aimé, aux avis toujours recherchés même s'ils étaient parfois intransigeants. Il avait tenu la promesse faite adolescent à ses parents ; il avait atteint le sommet de la carrière médicale.

La carrière médicale et la vie de Pierre Canlorbe furent fortement marquées par les événements de mai 1968. Près de quarante-cinq ans ont passé, les passions qui avaient tant divisées sont bien atténuées, les protagonistes souvent ont disparu ; je peux rappeler avec sérénité l'action décisive menée par Pierre Canlorbe avec douze de ses collègues pour faire passer les examens de médecine boycottés par les étudiants.

Cette année marque le point de départ de l'action politique de Pierre Canlorbe qui devait durer près de vingt ans dans le cadre du Syndicat autonome des Enseignants de médecine. En mai 68, l'ambiance à Paris était inquiétante : rues déparées, barricades, cortèges, occupation de la Sorbonne. L'agitation avait gagné toutes les facultés, y compris la faculté de médecine. Les hôpitaux même n'étaient pas épargnés, les médecins divisés. On pouvait voir, spectacle ahurissant, des chefs de service s'interroger avec angoisse sur le bien-fondé des reproches qu'on leur jetait à la figure et sur la qualité de leur comportement ; certains même iront jusqu'à abandonner la direction de leur service. Pierre Canlorbe a vu tout de suite dans ce désordre une tentative de déstabilisation de l'institution et un risque de dépassement de ce seul terrain.

C'est alors que le Doyen Vedel, Président de la Fédération autonome de l'Enseignement supérieur, lui proposa de créer le Syndicat autonome des Enseignants de médecine car « il est temps, disait-il, que les professeurs modérés manifestent leur existence » pour arrêter la chienlit. Ce sera chose faite avec Jacques Lafourcade, vite rejoint par Denys Pellerin qui en prendra la présidence, Gérard Milhaud, le Doyen Florian Delbarre, Georges Cerbonnet, Henri Jérôme et Henri Genet... et puis Jean-Claude Job et Pierre Debray. La grève déclarée des examens cristallisa aussitôt l'action du groupe récemment formé que l'un de nous s'inspirant de Balzac appela les treize.

Etre syndiqué ouvrait la porte du Ministère de l'Éducation nationale et du Président Edgar Faure, dont l'intelligence suraiguë et l'habileté manœuvrière à prendre le vent lui fit rapidement comprendre qu'il avait avec cette équipe la possibilité de faire passer les examens, point de départ d'un retour à une activité universitaire normale.

En effet, comme l'a écrit Gérard Milhaud : « Les examens de juin n'ayant pu être organisés, l'alternative était simple, le passage automatique de tous les étudiants dans l'année supérieure ou l'organisation d'examens sérieux dont le sabotage avait été minutieusement préparé pendant les vacances. De cette issue dépendait soit la fermeture de l'Université avec des centaines de milliers d'étudiants dans la rue et le risque de reprise des grèves, soit le déroulement d'une année universitaire normale ».

À l'initiative de Denys Pellerin, le groupe des treize est passé à l'action comme de vrais professionnels d'état major avec un ordre de mission écrit et signé d'Edgar Faure. Trois sites furent désignés pour accueillir les étudiants en cours d'examen : l'ancienne faculté de médecine, l'école pratique, la nouvelle faculté. Chaque site eut son responsable et ses enseignants mobilisés par courrier avec entête de la faculté de médecine. Ces sites étaient protégés non par la Police toujours interdite de faculté depuis le Moyen Âge, même si le commissaire principal du quartier suivait de près la situation, mais par un service d'ordre privé recruté par l'un de nous selon les indications du Préfet Lefranc et du Doyen Zamansky. Il portait un badge spécial, une aiguille piquée au revers de leur veste.

Le jour fixé, peu avant 9 heures, les étudiants commencèrent à arriver et, en dépit de quelques bousculades, s'installèrent à leur place. Quatre-vingt-dix pour cent des étudiants remirent une copie ; l'illusion d'une unanimité pour la grève des examens soigneusement entretenue par les médias vola en éclat. Le soir même Edgar Faure recevait les « triomphateurs » et les félicita de leur action.

Edgar Faure s'était engagé à régler les « forces de l'ordre ». Il fit remettre à l'un d'entre nous les billets nécessaires à leur rétribution, ce qu'il fit le lendemain. Edgar Faure pouvait apparaître comme un grand sorcier, indispensable rénovateur de l'université.

Dans son livre, *Ce que je crois*, Edgar Faure rappela l'action décisive des treize professeurs de médecine. La Loi d'orientation fut votée en novembre 1968 sans que les nécessaires amendements déposés par le Syndicat autonome soient vraiment pris en compte, cependant il obtint une introduction qui n'était pas prévue et qui situait le problème de l'enseignement universitaire.

Dès lors, le Syndicat autonome tint, pour Pierre Canlorbe qui en prit la direction en 1972 jusqu'en 1987, une place très importante, la première de ses responsabilités. Pour Pierre Canlorbe c'était beaucoup plus qu'un syndicat, un vrai mouvement de défense de ses valeurs, valeurs qui avaient été contestées en 1968, c'était pour lui une véritable bataille morale pour une certaine idée de l'homme, de la famille et de l'université. Son action en 1968 a pris chez Pierre Canlorbe une importance considérable, sa vie professionnelle peut être divisée en deux : avant et après 1968.

Mai 68 fut pour lui une épreuve douloureuse, il souffrit devant le spectacle donné par certains ; il constata une nouvelle fois que ce qu'il avait vécu pendant la guerre trouvait la même expression, c'était bien dans les épreuves que se juge le caractère et la fidélité des hommes. Mais aussi que les amitiés qui se nouent résistent à tous les aléas de la vie. De ce qui fut d'une certaine manière une épopée, il ne reste que trois survivants, tous les trois membres de l'Académie nationale de médecine.

L'homme apparaît à tout moment dans cette vie. Voici quelques traits de son caractère. Pour les comprendre il faut rappeler son enfance.

Chacun de nous doit beaucoup à son **enfance** et à sa **jeunesse** ; celles de notre ami expliquent pour une bonne part l'homme qu'il est devenu. Pierre Canlorbe est né le

7 octobre 1918. Durant son enfance, il habita avenue Victor Hugo dans le seizième arrondissement de Paris. Il y fut entouré par une *nurse* irlandaise et par une grand-mère très affectueuse qui, très tôt, lui fit découvrir le monde. Son père et sa mère étaient à la tête d'une affaire commerciale importante créée par leurs ancêtres entrepreneurs et novateurs dans ces domaines depuis la fin du XIX^e siècle. Ils faisaient partie de ceux qui avaient fait entrer la France dans l'ère industrielle, c'est-à-dire dans le XX^e siècle. Pierre Canlorbe avait été préparé et se devait de prendre la suite. Quand il annonça sa décision de devenir médecin leur désillusion fut grande mais rien ne put le faire changer d'avis. Toute sa vie, il eut conscience d'avoir profité d'une jeunesse privilégiée sur le plan matériel mais aussi par son éducation, ses loisirs, ses voyages à travers le monde. Il en tira la conclusion qu'il devait être en toute circonstance un exemple, prendre ses responsabilités, s'intéresser à ceux qui n'avaient pas eu la même chance que lui, payer une dette envers les autres.

Et ce fut un homme exemplaire.

Toute sa vie par son **courage** en toutes circonstances mais particulièrement durant la Seconde Guerre mondiale.

Mobilisé dès le mois de septembre 1939, Pierre Canlorbe va soigner de nombreux blessés près de Compiègne pendant la Campagne de France en particulier avec André Toupet. Revenu à la vie civile après sa démobilisation il choisit rapidement de rejoindre la Résistance dans laquelle il va prendre une part très active à partir de 1942. Estafette à bicyclette, il précède un camion chargé de bois sous lequel se trouvent des armes et des postes émetteurs-récepteurs. Il doit détecter les barrages allemands, prévenir du danger le conducteur du camion, frère de son ami François Avenier, étudiant en médecine avec lui à l'hôpital Bichat. Son frère s'appelle Michel mais a pris le nom de Molitor dans la Résistance.

Ils font partie d'un réseau dit CND. Molitor part un jour avec son camion sans estafette, tombe sur un barrage allemand, le camion est fouillé, les armes trouvées, Molitor parvient à s'échapper mais le réseau est repéré. Les Allemands investissent la rue Chardon-Lagache, siège du réseau. Les résistants sont arrêtés, fusillés ou déportés. Les deux frères Avenier pourront gagner l'Angleterre l'un par l'Espagne l'autre s'échappe de France par un vol nocturne. Désormais Pierre Canlorbe vit dans l'inquiétude.

Le 13 septembre 1943 à 8 heures, la Gestapo sonne chez lui. Il est immédiatement arrêté et conduit rue des Saussaies où il est interrogé par un officier de la Gestapo. Il est déclaré terroriste et envoyé à la prison de Fresnes. Enfermé dans une cellule où se trouvent déjà un sous-officier de carrière dénommé Le Bihan et Boris Klotz, il va y passer quelques mois terribles, tenaillé par la faim, souffrant du froid, soumis à de multiples interrogatoires, sans jamais faiblir, sans jamais avouer, sans jamais dénoncer qui que ce soit.

Je ne peux m'empêcher de vous faire revivre quelques instants de ce cauchemar : « Non une prison n'est jamais calme pour le prisonnier aux aguets mais certains jours, ou plutôt certains soirs, les coups frappés aux murs se faisaient plus présents puis une sorte de murmure montait des cellules, mes compagnons me diront presque à voix basses les condamnés... Le bourdonnement devint un cri repris par des centaines de voix rythmées par des cuillers frappant les gamelles et le cri devint un chant, la Marseillaise, ceux qui allaient mourir criaient : *adieu, vive la France*, avant d'être embarqués dans des camions pour être fusillés au Mont Valérien. La Marseillaise, ajoute Pierre Canlorbe, c'est pour moi cette unique Marseillaise hurlée dans la nuit que les vociférations furieuses des Allemands n'arrivaient pas à couvrir. » Pierre Canlorbe a vécu cela dans « l'absolu abandon à Dieu », m'a-t-il dit, se récitant un poème de Péguy sur l'espérance dont voici la dernière strophe :

*Ce qui m'étonne dit Dieu c'est l'espérance
Et je n'en reviens pas,
Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout
Cette petite fille espérance
Immortelle.*

Pierre Canlorbe sera libéré le 6 janvier 1944. Ses contacts ont pu passer en Angleterre, les autres ont été déportés ou fusillés, personne n'a parlé. « 6 janvier 1944, écrit-il, le jour de l'Épiphanie, un hasard non un signe ». Pierre Canlorbe n'oubliera jamais ceux qui le lendemain, le surlendemain, n'étaient pas venus et ne viendraient jamais au rendez-vous, ceux qu'il avait vus à Fresnes, ceux qui ne reviendraient pas de déportation. Pierre Canlorbe, à sa sortie de prison, ne retrouva personne de son réseau. Quelques temps plus tard, il renouera avec la Résistance et plus précisément avec la Résistance médicale. Il entrera dans le service de santé de la Résistance. Avec lui il organisera un PC à Valenton où seront soignés de nombreux blessés des forces françaises de l'intérieur qui attaquaient les Allemands en attendant l'arrivée des chars de la division Leclerc.

Il ira au péril de sa vie récupérer des blessés dans les champs, se trouvera quelques temps prisonnier d'une colonne allemande qui l'abandonnera lors de son repli vers Villeneuve-Saint-Georges. Il aura la joie d'accueillir, en personne, les premiers éléments de la division Leclerc avant leur entrée dans Paris. Il reviendra le 15 septembre dans un Paris libéré. Il sera alors intégré dans l'armée régulière comme médecin-lieutenant dans la 19^e division d'infanterie devant la poche de Lorient.

Pierre Canlorbe a gardé très longtemps secret cette période de sa vie. Parce qu'il a fini par m'en parler j'ai souhaité brièvement vous la rapporter en hommage aussi à tous ceux qui parmi nous ont fait preuve d'héroïsme durant la dernière guerre et aussi pour que, selon les désirs de Pierre Canlorbe, « on n'oublie pas ». Pierre Canlorbe reçut la Croix de guerre et par la suite fut fait chevalier puis officier de la Légion d'honneur pour son comportement héroïque.

Exemple, toute sa vie par ses **engagements**. Engagement non pas en spectateur mais engagement actif et responsable, il a toujours payé de sa personne : avant la

guerre, étudiant, il défendit une certaine idée de la France puis pendant la Résistance la liberté, en mai 68 une certaine conception de l'université, de notre métier mais aussi une éthique de la dignité de l'homme et de la vie.

Pierre Canlorbe pouvait paraître réservé, sérieux et même austère, en réalité il aimait la vie avec passion. Il connaissait et appréciait les bonnes tables et les grands vins. Il adorait les ballets, écoutait les opéras, s'intéressait aux corridas, visitait les musées mais surtout aimait par-dessus tout le théâtre : Anouilh, Beckett, Ionesco, Giraudoux, Montherlant, Claudel. Il forma même une troupe avec le Docteur Gouyen et joua entre autres le rôle de Montserrat, d'Emmanuel Roblès avant de monter plusieurs pièces qu'il présenta dans des tournées en banlieue. Oui « plaisir du théâtre », écrit-il.

Il lisait avec assiduité les romanciers du XIX^e, puis Péguy, Maurras, Proust, Valéry, Claudel, Teilhard de Chardin. Lui-même aimait écrire moins des romans que des poèmes dont l'un fut porté à Paul Valéry qui lui répondit en soulignant la musicalité de ses vers et l'encouragea à continuer à rimer.

Pierre Canlorbe était un homme de la ville, il s'ennuyait à la campagne et souriait à l'évocation de ses plaisirs d'enfance. Il ne pouvait se passer longtemps de vivre hors de Paris. Il aimait ses ponts, ses places, ses monuments et plus que tout le boulevard Raspail et le boulevard Saint-Germain qui commence et finit à la Seine. Il aimait le fleuve, aimait s'arrêter pour le regarder, pour écouter le remorqueur siffler « pour appeler vers lui toutes les péniches, la ville entière et le ciel ». Pour réunir sa famille et ses amis il fit construire un chalet à Vars dans les Alpes du sud parce qu'au dessus il n'y a que le ciel d'un bleu infini et à l'horizon les sommets où « on ne se bouscule pas », la grande crête de l'Essina, ce grand balcon sur la beauté des Ecrins. Pierre Canlorbe a connu dans sa vie toutes les émotions qu'un homme peut connaître : félicité, joie, tristesse, peur, angoisse mais il a toujours cru en l'espérance et regardé la vie avec amour. Même durant les deux dernières années où son cœur peu à peu se lassait de battre malgré le dévouement d'André Vacheron, j'ai pu à maintes reprises constater son amour de la vie et je l'entends encore me dire : « Au soir de notre vie nous seront jugés sur l'amour » citant Saint-Jean-de-la-Croix.

L'amour Pierre Canlorbe l'avait rencontré peu avant la guerre, il s'est marié en décembre 1939. Sa femme joua un rôle essentiel dans sa vie. Couple fusionnel, elle partagea chaque instant de sa carrière. Amour fou disait-elle. La plus grande preuve lui en fût donnée pendant son séjour à la prison de Fresnes. Sa femme se rendit au siège de la Gestapo rue des Saussaies et proposa à son chef de remplacer son mari en prison. Madame, lui répondit l'officier allemand, « vous êtes un ange d'innocence » et sans rien ajouter lui fit signe de partir.

Ce couple éleva ses enfants avec une certaine austérité, pudeur, une affection retenue, éducation exigeante, contrôlée, généreuse, attentive aux autres ; bref, fidèle à l'éducation qu'ils avaient eux-mêmes reçue. Pierre Canlorbe savait depuis quelque temps qu'il allait passer le témoin. Fier des siens, enfants, petits-enfants, il se

réjouissait que l'un d'eux, brillant normalien, ait choisi de devenir médecin, terminant son internat en immunologie à l'hôpital Necker.

La foi participe du mystère de l'homme ; elle interroge chacun de nous. Domaine secret, réservé ; chez Pierre Canlorbe la foi imprégnait toute la vie. On ne peut le comprendre sans en parler et il aurait aimé que j'en parle. C'est, dans toute sa jeune enfance, que s'est enracinée sa foi grâce à sa gouvernante et à sa grand-mère bien aimée. Foi entretenue par des retraites, des enseignements à l'École Notre-Dame, foi pratiquée quotidiennement, foi active, généreuse envers les autres qui ont été visités, aidés, protégés, aimés. Foi soutenue par l'espérance :

*« l'espérance voit et aime ce qui n'est pas encore
et qui sera tout.
Elle fait marcher le monde » (Péguy).*

Tel fut Pierre Canlorbe ou tout au moins ce qui m'a attaché à lui dès que je l'ai connu.

Sa carrière médicale choisie, puis accomplie étape par étape pour devenir, comme il l'avait promis, l'un des meilleurs dans sa spécialité, a occupé une place importante. Mais son engagement quotidien et responsable mérite d'être souligné, il fut essentiel tout au long de sa vie. Engagement de chaque instant, depuis sa jeunesse ; engagement sans faiblesse jusqu'à risquer sa vie pour une certaine conception de l'homme et des choses de la vie.

Pierre Canlorbe n'a jamais été l'homme ballotté par les événements et l'instant, désespéré, sans objectif tel que se présente Dean dans le roman de Jack Kerouac *On the Road*. Tout au contraire, il a été un homme qui marche droit, qui sait où il va, sans concession pour défendre un certain nombre de valeurs. Tel le vieil homme d'Hemingway du *Vieil Homme et la mer* qui a lutté en vain pour sauver son poisson du requin, il savait que le destin de l'homme est de ne pas aboutir, ce qui ne l'empêche pas de continuer à agir. Il est toujours possible de faire un pas de plus jusqu'au dernier et chacun de nous a assez de force pour accomplir ce dont il est convaincu.

Pierre Canlorbe a bien rempli sa vie et a toujours fait son devoir ; il avait la certitude d'un au-delà, ce qui lui permettait d'affirmer « que la mort n'a jamais tué personne », et de croire en la vie éternelle.

Mon cher Pierre, on ne t'oubliera pas. Tu le disais, il y a aussi une éternité sur Terre c'est le souvenir ; nous te conserverons dans nos cœurs. Comme l'a dit André Malraux, le plus beau des sépulcres, c'est aussi « le cœur des vivants ».

